

—Alors c'est la mère de Pierre que vous avez tuée, et Pierre sait ce secret ?

—Oui.

—Très-bien. Partons. Je tuerai volontiers M. Hervart. Ce sera un obstacle de moins à mes des-sins.

En entendant ces dernières paroles, Victor sortit et se rendit en toute hâte chez Pierre.

C'est lui qui frappait à sa porte à trois heures du matin, lorsque Pierre parlait de se coucher.

Suivons-le.

IV.

COMMENT S'ÉTAIT FORMÉ LE CLUB DES VALETS DE COEUR.

Pierre s'était levé pour ouvrir.

Victor entra.

—C'est bien ici chez M. Hervart ? demanda-t-il.

—Oui, Monsieur, répondit Pierre.

—Si je ne me trompe, c'est vous-même qui êtes Monsieur Hervart ?

—Oui, répondit Pierre pour la seconde fois.

—Alors conduisez-moi immédiatement dans un de vos appartements, et venez avec moi.

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre. Depuis quelques heures, il se passe quelque chose de vraiment extraordinaire.

—Fais le monter, cria Ernest impatient d'attendre, et qui avait entendu toute cette conversation, du haut de l'escalier.

—Suivez-moi, dit Pierre à Victor.

Et tous deux montèrent dans le boudoir où était déjà Ernest. Ce dernier qui était assez bon physionomiste jugea Victor d'un coup d'œil.

—Ton nom ? demanda-t-il brutalement.

—Victor Dupuis.

—Qu'es-tu venu faire ici ?

—J'ai eu l'honneur de le dire à M. Hervart, lui apporter des nouvelles.

—Qui le concernent ?

—Oui, et quelques autres encore.

—Alors parle.

—C'est ce que je fais. Je viens de vous donner avis d'un assassinat qui vient d'être résolu, que trois hommes débattaient quand je suis parti ; mais je n'en connais nullement le moment.

Ernest pâlit, Pierre tremba légèrement.

Tous deux avaient compris que celui qu'on voulait assassiner était le fiancé de Christine.

—Expliquez-vous, fit Ernest.

Dites-nous comment vous avez su cela. Encore, ce que vous dites est-il bien vrai ?

—J'ai dit la vérité.

—Et, quelle est cette personne que l'on voulait ainsi assassiner ?

—C'est M. Pierre Hervart.

Pierre écoutait cette conversation sans en perdre une syllabe.

Quand Victor prononça son nom, il ne bougea pas, mais une sueur froide inonda son visage.

—Et comment avez-vous su qu'on voulait assassiner Monsieur Hervart ?

—Cela est un peu long à vous raconter, car c'est grâce à une première aventure, que je me trouve initié à cette seconde. Dites-moi d'abord, si je puis compter sur votre discréetion.

—Tu peux y compter, fit Ernest, qui reprit ses airs de hauteur.

—Très-bien. Maintenant, si vous le permettez, je vais vous raconter ma première aventure.

Ce matin, ou plutôt hier matin, puisque nous avons commencé une nouvelle journée depuis près

de quatre heures, Edmond Narceau, un de mes amis....

—Que dis-tu ? Edmond Narceau, un de tes amis ? Moi aussi, je connais M. Narceau, et il est un de mes amis, mais je doute fort qu'il soit un des tiens.

—C'est que vous ne connaissez qu'un côté d'Edmond Narceau, celui du *gentleman*, tandis qu'il n'est qu'un voleur.

—Tu mens ! fit Ernest en s'excitant, à l'idée qu'il avait donné la main à un voleur, tu mens !

—Eh bien ! Si vous ne me croyez pas, et que vous ne voulez pas m'écouter, je n'ai plus rien à faire ici.

—Au contraire, tu vas rester. Tu disais donc qu'Edmond Narceau...

—N'est qu'un voleur, oui, Monsieur.

As-tu des preuves de ce que tu avances ?

—Parbleu ! j'ai toujours été son complice.

—Explique-toi.

—C'est très facile. Quand ce monsieur habitait à New-York, qu'il s'appelait Narcisse Lafond et non pas Edmond Narceau...

—Tu dis que Narceau se nommait autrefois Lafond ?

—Oui, Monsieur

—Serait-ce alors celui qui a été accusé d'avoir volé des bijoux ?

—Oui, et qui les a volés.

—Il a été acquitté, cependant.

—Oui, fautes de preuves.

—Et existait-il quelque preuve ?

—Parbleu ! Il y avait ma mère et moi, qui l'avions aidé, mais nous avions trop d'intérêt à ne pas le dénoncer.

—Et tu ne te trompes pas ?

—Certainement non. Hier matin encore, j'ai volé de concert avec lui, une somme de trois cents dollars à Puivert, le fermier de M. Darcy.

—Comment cela ?

—Je vais vous le dire. C'est l'histoire que j'avais commencé à vous raconter, lorsque vous m'avez interrompu.

Je disais donc qu'Edmond Narceau, un de mes amis, et Victor appuya fortement sur ce mot, nous avons attiré sous un faux prétexte ce Puivert dans la maison d'Edmond. Or cette maison contient une cave merveilleuse qui communique avec le dehors.

Sous le prétexte de remettre de l'argent à M. Puivert, Edmond le fait descendre dans sa cave, où, lui dit-il, il dépose toujours son argent. Notre homme ne se doute de rien, et il descend comme un brave. Mais lorsque nous y sommes parvenus, la scène change. Nous sautons sur M. Puivert que nous baillonons gentiment, nous lui enlevons poliment trois cent piastres, tout ce que l'honnête homme possède en ce moment, et ensuite nous le laissons à l'aller.

—Sacrebleu ! fit Ernest.

—Mais tout n'est pas fini.

Comme l'argent appartenait à Darcy, Puivert s'en va se plaindre à lui. C'est ici où je me perds.

Que s'est-il passé entre lui et son fermier ? C'est ce que j'ignore complètement. Mais il a dû se passer quelque chose de fort curieux, puisque, loin de poursuivre Edmond, Puivert est revenu chez lui avec un autre homme, que je ne connais pas, mais que je soupçonne fort être M. Darcy, et que ces trois hommes ont conclu un marché que je vais vous conter.

Et Victor raconta sans omettre un seul détail, sa seconde visite chez Edmond, la conversation qu'il avait entendue, et ce qui s'en était suivi.

Je puis, ajouta Victor, vous donner les conditions de ce meurtre préparé d'avance.